

## LES LIVRES DE LA SEMAINE

## Les noms qui font mal

**HOMMES POLITIQUES** S'inspirant plutôt de défauts, leurs surnoms sont souvent cruels, parfois sympathiques, toujours drôles

**PIERRE TILLINAC**

p.tillinac@sudouest.fr

Personne n'y échappe. C'est un vrai festival, un jeu de massacre violent et réjouissant. Le philosophe Bernard Henri-Lévy apparaît souvent vêtu d'une chemise immaculée devant les caméras. Il a pour épouse la très glamour Arielle Dombasle. Connaissez-vous leur surnom, « Cul et Chemise » ? C'est méchant, mais avouez que c'est drôle. Cela vaut bien les surnoms donnés par Jacques Chirac à Philippe Séguin, Michel Noir et François Léotard. Dans l'ordre : « Gros con », « Grand con » et « Petit con ».

L'ancien président, qui avait un vrai talent pour distribuer les vacheries, a lui aussi été affublé de toutes sortes de sobriquets. « Chichi » est le plus connu et le plus sympathique. Peut-être celui qui lui restera. Mais il a aussi eu droit à « l'Hélicoptère » pour moquer son incapacité à rester en place, ou au céléberrime « Super-menteur » inventé par « Les Guignols de l'info ». C'est lui aussi que certains ont rebaptisé « Dix minutes douche comprise », fine allusion à la façon dont il traiterait les dames.

Le surnom est souvent terrible, mais c'est la rançon de la gloire. « La pratique universelle du surnom est révélatrice de notre besoin, humain, trop humain, de ramener ceux que nous avons placés sur le piédestal de la célébrité dans notre petite sphère, celle des gens comme tout le monde », analyse Marie Treps. Linguiste et sémiologue, chercheur au CNRS et auteur de plusieurs ouvra-

ges sur la langue française, elle rêvait depuis longtemps d'écrire un livre sur l'usage des surnoms dans le monde du show-biz, du sport et autres univers où l'on sait s'aimer, se jalouser et se détester. Elle a finalement choisi de limiter son propos à la vie politique française, qui constitue un terrain de chasse presque idéal.

**Perfidies entre amis**

Savez-vous qui est le « Commandant couche-tôt » ? Nicolas Hulot, qui déteste les réunions qui finissent tard. « Eva dans le mur » ? Son ex-rivale Eva Joly, qui ne décolle pas dans les sondages. « Bordeloo » ? Jean-Louis Borloo, bien sûr. Ses amis lui reprochent de ne pas s'exprimer clairement, d'être brouillon et d'avoir du mal à trancher. Car le surnom ne vient pas toujours du camp d'en face. Il surgit même très souvent dans l'entourage de ceux qui se voient attribuer une nouvelle identité.

Qui a taillé un joli costume à Jean-Pierre Raffarin en inventant « Raffarien » avant qu'il ne soit nommé Premier ministre ? Dominique de Villepin. Qui a imaginé « la Dame aux caméras » pour Ségolène Royal ? Laurent Fabius. Il arrive aussi qu'une famille s'approprie une perfidie lancée depuis le clan d'en face. « La Méremptoire ». . . Le mot pris à l'ennemi a circulé dans les couloirs de Solférino pour désigner Martine Aubry, jugée trop sûre d'elle-même.

« Le choix du surnom, assure Marie Treps, tout fantaisiste qu'il paraisse, ne doit rien au hasard. Il peut être inspiré par une particularité



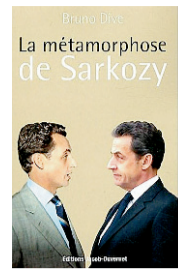
**Marie Treps : « Le choix du surnom peut être inspiré par une particularité physique, un trait de caractère, une anecdote ».** PH. DR

physique, un trait de caractère. [...] Une simple anecdote suffit parfois. » Dans ce registre, Nicolas Sarkozy ne manque pas d'inspirer ses supporters et ses détracteurs. En 1999, Philippe de Villiers, dit « le Vicomte », avait inventé « le Lapin tambour Duracell ». Ce n'était qu'un début. Il y a eu ensuite « Speedy Sarko », « le Président Bling-Bling », « le Petit Nicolas », « le Nain de Neuilly », « Napoléon I<sup>er</sup> », et beaucoup d'autres plus ou moins assassins.

« Si le surnom est, toujours et partout, utilisé pour distinguer un individu remarquable, il semble avoir aujourd'hui, notamment dans le do-

maine politique, une certaine propension à se faire sobriquet », observe Marie Treps. La différence entre les deux ? « C'est l'intention qui la fait », explique-t-elle. « Le sobriquet est une épithète burlesque appliquée par dérision à une personne qui risque fort de se trouver discréditée », précise l'auteur. Mais dans un monde où il faut faire parler de soi, il y a sans doute encore bien pire que de se retrouver avec un nouveau nom qui fait rire : n'avoir ni surnom ni sobriquet.

« La Rançon de la gloire », de Marie Treps, éd. Seuil, 156 p., 13,50 €.



**« La Métamorphose de Sarkozy », de Bruno Dive, éd. Jacob Duvernet, 261 p., 18,90 €.**

Faut-il user du singulier ou du pluriel ? L'entrée en campagne du président lève le doute. Nicolas Sarkozy vit de métamorphoses. Le livre que notre confrère éditorialiste Bruno Dive consacre à ce quinquennat hors normes restitue l'ampleur des virages pris en cinq ans. 2007, candidat de la rupture, défenseur de l'ouverture à gauche et de la diversité, laissant à Fillon la consolation de pianoter sur les ordinateurs portables dernier cri, Nicolas Sarkozy aura été hyper-président bling-bling, Premier ministre à la place de, puis président protecteur, aujourd'hui candidat du peuple. « Un super-maire » de France qui se mêle de détails insoupçonnés comme des guerres du monde : c'est le G20, mais aussi la débâcle des Bleus en Afrique du Sud, la négociation avec Poutine en pleine invasion géorgienne et le DVD réclamé à un patron de télé. Les « premières » sous le mandat Sarkozy sont légion, et il faut la mémoire ramassée d'un livre pour les compiler tant l'animal politique possède dans son adresse aux Français la capacité à effacer le passé le plus récent. En rapportant des anecdotes peu connues ou des décisions saillantes, cette crête de faits et gestes qui signe une gouvernance, cet essai montre surtout la capacité du leader UMP à embrasser le tout et tout le temps. Nicolas Sarkozy n'a jamais été un héritier, il a présidé la France comme un village global. (C.De.)



**« La Représentation du monde arabo-musulman à la télévision française », de Jad Ouaidat, éd. L'Harmattan, 295 p., 27 €.**

Les JT sont censés rapporter la réalité. Mais il arrive qu'ils reflètent aussi la représentation que les journalistes s'en font. Ce constat, Jad Ouaidat, journaliste libanais à France 24, l'a fait en analysant la façon dont TF1 et France 2 ont traité la guerre d'Irak en 2003. L'auteur démontre là que la présentation de la société irakienne en temps de guerre comme archétype des sociétés arabo-musulmanes, en ayant souvent recours à des stéréotypes, creuse le fossé interculturel au lieu d'aider à la connaissance de l'autre. Sévère, le constat doit pourtant être nuancé, car le journalisme télévisé de guerre est un terrain piégé, son prisme est souvent réducteur. Mais ce travail pointu rappelle que le spectacle télévisuel n'est pas le meilleur moyen d'aborder la réalité sociale complexe « des Orient ». Surtout en période délicate. (C.L.)



**« Qui gardera nos enfants ? », de Caroline Ibos, éd. Flammarion, 274 p., 21 €.**

Nounous noires pour bébés blancs, phénomène parisien à la portée universelle : Caroline Ibos, sociologue politique, a ausculté le rapport entre ces nouvelles prolétaires de la mondialisation qui envoient l'argent dans leur pays, où elles ont laissé leurs enfants, et ces cadres sup' en quête de réussite qui acceptent mal d'avoir à confier leurs enfants à des étrangères. Au fil de l'enquête se révèlent les préjugés à l'heure du recrutement, le malaise des intellectuelles transformées en employeurs voulant le moins payer, l'opposition des éducations, enfant pour tous en Afrique ou enfant roi en Occident. Le propos de cet essai engagé est central : les femmes éduquées des pays aisés pourraient-elles avoir cette ambition personnelle si d'autres femmes plus vulnérables ne travaillaient pas pour elles ? (C. De.)



**« Pourquoi les gays sont passés à droite », de Didier Lestrade, éd. Seuil, 142 p., 14,50 €.**

Après ses années Act Up, ou en débuisquant les failles de Daft Punk, Lestrade décape toujours. Son essai éclaire sur les glissements de la communauté gay, plutôt de gauche et progressiste, désormais courtisée par Le Pen. Avec une pertinence sensible, il décrypte, au fil de quatre décennies, les tenants et aboutissants de maux répertoriés de l'intérieur ; à savoir le consumérisme individualiste et le cynisme pointé d'une élite. Son constat sur le conformisme gay récent va de pair avec un non-radicalisme ; ils aboutissent à une impasse : le manque de capacité à faire pression politiquement. La Gay Pride réunit ainsi 500 000 personnes chaque année, mais le mouvement se détourne de plus en plus de sa propre histoire. . . Un texte aussi fluide qu'édifiant. (P. Sz.)

## La Princesse de science

**BIOLOGIE** En retraçant son itinéraire de biologiste, Nicole Le Douarin évoque soixante ans de découvertes scientifiques

Ses anciennes copines, Mona Ozouf et Michelle Perrot, l'avaient surnommée Princesse de science, et c'est bien ce qu'elle incarne depuis les années 1960 où elle entra au CNRS. Nicole Le Douarin, professeur honoraire au Collège de France, est toujours, à 76 ans, chercheur en embryologie. Dans l'ouvrage qu'elle consacre à son itinéraire, elle raconte sa vie en trois parties. Mais à part dans la première où elle évoque son enfance et ses débuts de scientifique, la « faiseuse de chimères » ne raconte pas l'existence d'une agrégée en sciences naturelles devenue secrétaire perpétuelle de l'Académie des sciences entre 2001 et 2005. Elle retrace près de soixante-dix ans de l'évolution de la biologie, de la question de la formation de l'embryon au rôle des cellules souches.

Elle l'explique d'ailleurs elle-même : « La deuxième partie de ce livre prend la forme de mémoires scientifiques où l'histoire person-



**Nicole Le Douarin.** PHOTO DR

nelle se condense dans le cheminement d'une recherche qui s'est déployée pendant cinq décennies à la poursuite d'un objectif : essayer de comprendre comment, à partir d'une cellule unique, un organisme se développe. » Et ces mémoires sont passionnants. Surtout quand elle décrit comment, en greffant des cellules d'embryons de caille dans des embryons de poulet, elle créa les premiers chimères viables. Parallèlement, le lecteur suit la progression des femmes dans la communauté scientifique. À travers la vie d'une de ses grandes dames.

**Hélène Rouquette-Valeins**

« Dans le secret des êtres vivants. Itinéraire d'une biologiste », de Nicole Le Douarin, éd. Robert Laffont, 487 p., 20,90 €.